



HAL
open science

Qu'est-ce que le polythéisme dans l'Antiquité gréco-romaine ?

Joël Thomas

► To cite this version:

Joël Thomas. Qu'est-ce que le polythéisme dans l'Antiquité gréco-romaine ?. Master. université de Perpignan-via Domitia, France. 2011, pp.10. <hal-04674713>

HAL Id: hal-04674713

<https://hal.science/hal-04674713v1>

Submitted on 21 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Qu'est-ce que le polythéisme dans l'Antiquité gréco-romaine ?

(Pr. Joël THOMAS, Université de Perpignan)

Médiathèque, samedi 4 février 2006, 16H

RÉSUMÉ

Le but de tout enseignement, de toute démarche authentiquement démocratique, c'est d'abord de *comprendre* : comprendre l'autre, le monde, la différence comme porteuse de valeurs et de rapprochements potentiels. « Vivre, c'est comprendre » disait Léonard de Vinci. Mais comprendre, c'est aussi comparer. Et pour comparer, il faut des bases, de la culture. D'où la nécessité d'une connaissance solide de la langue, de la culture, comme bases vitales de tout enseignement démocratique, et *ipso facto* comme justification des études classiques qui nous donnent ce soubassement, ce bagage du citoyen, et du citoyen du monde. En ceci, les Etudes classiques sont un hommage à la tolérance ; c'est là toute l'œuvre de deux amis de notre université, P. Veyne, et J P. Vernant, pour qui la Grèce représente la somme de quatre valeurs cardinales : l'idéal citoyen, la liberté, la science, et la beauté. Belle équation.

Donc, dans cette perspective de comprendre les spiritualités d'aujourd'hui, il est vital de les comparer avec d'autres résurgences, dans l'histoire d'un grand courant souterrain de la pensée du sacré, qui traverse les civilisations. La culture historique, on le voit, n'est pas une coquetterie érudite, c'est une condition indispensable de la compréhension de notre temps.

C'est pour cela que, pour mieux nous comprendre, je vous parlerai de la religion dans l'Antiquité. Je n'en parlerai pas comme si nous en étions les héritiers, mais plutôt dans une relation fraternelle, comme si les hommes de l'antiquité étaient nos frères en humanité, différents et semblables à la fois. Nous avons à apprendre de leur expérience, tout en restant nous-mêmes.

Ce qui est intéressant dans le polythéisme, c'est qu'il est, par rapport à nos monothéismes, une autre option pour décrire le phénomène spirituel. Son choix, c'est de décrire à travers plusieurs acteurs les énergies qui fondent l'organisation du cosmos, et qui relie l'homme au cosmos. Dans ce domaine éminemment complexe, tout ce qui peut amener à réfléchir autrement, et à ouvrir le sens plutôt qu'à le fermer, est bienvenu.

Je voudrais vous montrer que la pensée polythéiste est à la fois différente et semblable par rapport au monothéisme, et que de la comprendre nous permet de mieux nous comprendre

nous-mêmes. On est d'abord frappé par le décalage, qui a conduit Gadamer à écrire : « Les Grecs n'ont pas de religion ». Ils n'ont pas de religion *du Livre*. Mais ils n'ont une approche du phénomène religieux tout à fait intéressante. La façon de poser le problème religieux est plutôt invariante, dans toutes les grandes civilisations : elle pose les rapports de l'Un et du Multiple, du Même et de l'Autre. Mais là où la réponse des monothéismes est, en gros, « Il y a un principe unique, multiple dans ses manifestations », la réponse du polythéisme est : « il y a une diversité des énergies, qui tendent à s'organiser, et cette réponse est peut-être plus en phase avec le discours de notre science contemporaine. Ainsi, la confrontation monothéisme-polythéisme se ramène à une question de *points de vue*, à un problème de *représentations* (dont on sait que ce fut un des grands enjeux de la science du XX^{ème} s. : le rôle des représentations, et le point de vue de l'observateur.

Le fil rouge de notre propos passera donc par trois moments :

1-*Pourquoi le polythéisme ?* Les dieux comme symboles des énergies constitutives du cosmos, et de la psyché.

2-*La religion citoyenne qui en découle*, comme régulation dans la cité (à travers l'architecture, le calendrier, les institutions, les récits mythiques de commémoration, la vie quotidienne) des forces antagonistes du profane et du sacré. Dans cette perspective, rituels et récits mythologiques ont un rôle complémentaire.

3-L'apparition d'une toute autre conception de la religion, à partir du 4^o s. av JC. : les *religions de mystères*, plus proches de notre système judéo-chrétien.

I-Pourquoi, dans ces sociétés, ce choix du polythéisme¹ ? Il découle de l'idée (du sentiment ? de l'intuition ?) que l'univers est un tissage d'énergies (comme le souligne l'importance de la métaphore du tissage chez Platon), et que donc on le décrira/déclinera mieux par le pluriel. C'est donc, pour ainsi dire, une question de description.

En même temps, c'est une perspective très « moderne », à rapprocher de nos théories de la complexité. Et aussi, c'est un gage de tolérance, d'acceptation de l'Autre, de l'autrement et du pluriel. Tout se situe alors en termes de confrontation /conciliation/réconciliation, comme le montrent les grands schémas relationnels des divinités majeures :

¹ Cf. là-dessus, J. Thomas, *L'imaginaire de l'Homme romain. Dualité et complexité*, Bruxelles, Latomus, vol. 299, 2006. En ligne sur HAL.

1-*Le couple souverain Zeus/Héra*. Masculin/féminin, Yang/yin, les deux grandes forces cosmiques qui arment le processus de création. En même temps ce couple qui concilie les contraires est une image de l'androgyné primordial.

2-*Puis la création se construit à travers les fils/filles :*

Apollon	Hermès	Dionysos
Ordre	relation	Désordre
Lumière	ombre portée	Nuit
Loi	organisation	jeu
Raison	dialogue	folie
Athéna (chez Jung)		Déméter (chez Jung)

La cité a besoin de ces deux polarités, et encore plus du principe qui les relie (dans le banquet philosophique platonicien, c'est le rôle du roi du banquet).

Hermès/Mercure est là comme voyageur et comme passeur (lui, le dieu du voyage, des commerçants, des voleurs, le dieu psychopompe), pour souligner la nécessité de cet interface.

Il en va de même pour la complémentarité *Hermès/Hestia* (déesse du foyer ; Vesta romaine). Comme l'a bien montré J.-P. Vernant, elle associe un mouvement et une stabilité : la cité a besoin de la tension créatrice entre les deux.

Les angles de complémentarité sont multiples. C'est le cas d'une autre complémentarité, dite fonctionnelle, bien établie dans la société archaïque des Indo-Européens par G. Dumézil : la première triade capitoline Jupiter-Mars-Quirinus, mettant en évidence une alliance entre le Prêtre-roi, le guerrier, et la fonction économique, les trois étant les piliers nécessaires de la cité complète.

On peut multiplier ces exemples de complémentarités, dans la société romaine :

- *Mars et Vénus* sont amants, et ils symbolisent la « lutte » (celle dont parlaient les Présocratiques Héraclite et Empédocle) de la guerre et de l'amour, des forces de dissociation et de cohésion. Héphaïstos-Vulcain, le Forgeron-alchimiste, est le mari de Vénus, et il prend au piège les deux amants dans un *filet*.

- *Janus* (spécifiquement romain) et *Jupiter*. Janus est le dieu des *prima*, du monde qui se met en place (d'où sa fonction de dieu des portes, du mois de janvier, du début de l'année, des initiations, des portes solsticiales), tandis que Jupiter est le dieu des *summa*, du monde déjà en place, dont il assure la cohérence. On retrouverait la même relation, dans la mythologie hindoue, entre Brahma/Vishnou, *mutatis mutandis*.

II- Une religion citoyenne. *Ces énergies sont une organisation. C'est la cité qui est le lieu central de cette organisation.* Toutes ses activités tendent à cette mise en ordre du civilisé/organisé, par rapport à la sauvagerie et au chaos barbares. Ainsi, l'agriculture est une géométrisation du sol, une centuriation gagnée sur le monde ensauvagé ; c'était déjà le sens des réticulés du mont Bego. L'élevage, la chasse, la *paideia* au sens large d'éducation citoyenne, sont des apprentissages du monde, et apparaissent comme des capacités d'appriivoiser et de canaliser ses forces (extérieures et intérieures)

Dans ce contexte, il faut distinguer les rituels, fondamentalement conservateurs (en tant que maintien de la cohérence cosmique) et le discours mythologique (lié à l'initiation), qui est chargé du mouvant dans sa relation au stable, et de la prise en compte des processus de transformation (de soi/du monde).

1-Les rituels. Le premier est le *sacrifice* citoyen. Son but est de délimiter la part respective des hommes et celle des dieux (c'est le principe même du sacrifice prométhéen). On voit, dans ces sociétés, l'urgence et l'importance de ce partage : il est la base des relations entre le profane et le sacré. Car le monde non délimité est dangereux. Le mélange tue (le sacré non maîtrisé peut tuer le profane : c'est une énergie à haute tension. Mais le profane peut aussi tuer le sacré, par « banalisation »). Le sacrifice met chacun à sa place.

En germe, pointe un problème ; la « faute » des hommes, ou leur tentation (*hybris*) de passer une frontière interdite : pour leur « punition », les récoltes seront enfouies, et les hommes condamnés au travail, après l'Age d'Or (équivalent païen du péché originel ; ils seront aussi condamnés à être assujettis à leurs appétits par la consommation de la viande).

D'où la spécialisation des nourritures. Elles sont de trois types² :

- *la nourriture des dieux* (aromates)
- *la nourriture des hommes* : pain, vin, huile : nourritures à métamorphoses, connaissant une « mort » du raisin, du blé, et une résurrection – Viande, ritualisée par le sacrifice (rôti, bouilli)
- *la nourriture des bêtes* (crue, putrescible)

Une caractéristique du sacrifice à Rome, c'est qu'il est efficace automatiquement (s'il est bien fait) ; en ceci, c'est une pratique magique, plus qu'une question de foi. Car le fait religieux est alors identifié à un fait culturel, indépendant de la foi en Dieu. Il n'y a rien de mystique là dedans.

² Cf. J. Thomas, « La nourriture d'immortalité en Grèce et à Rome », in *Saveurs, senteurs. Le goût de la Méditerranée*, Perpignan, 1998, p. 13-22. – En ligne sur HAL.

Ces rituels sont bien sûr susceptibles d'une adaptation à la société ; mais ils doivent aussi être invariants ; d'où, à Rome la présence de deux collèges majeurs : les Flamines, chargés de conserver les rituels, de façon invariante, et les Pontifes ayant en charge l'*aggiornamento*, l'adaptation de la société à son temps. Là encore, ils sont complémentaires.

2-La mythologie et son discours allégorique. Elle va expliquer plus particulièrement la place et le rôle de l'homme dans le cosmos : la façon dont il se relie à ces forces, et dont elles peuvent le transformer (remarquons que la nourriture des hommes se caractérise par le fait qu'elle intègre la métamorphose). La mythologie a donc une dimension *anagogique*.

On voit l'originalité de ce discours mythologique, très différent du discours *ne varietur* des Écritures monothéistes. Il y a partout des mythologies, mais la gréco-romaine est considérée comme la plus riche : le discours mythologique propose une approche non rationnelle du monde, par l'image, le symbole. Ainsi, les Grecs peuvent être dits « à 2 têtes » par Cl. L. Strauss, et M. Detienne : une tête rationnelle et une tête mythique, non rationnelle. Socrate complétait déjà sa maïeutique rationnelle par les entretiens qu'il avait avec son *Daimon*.

Ainsi, pour les Grecs et les Romains, il n'y a pas de vérité absolue, mais plutôt des façons de dire la vérité, et d'y accéder :

- sous forme scientifique, objective
- sous forme allégorique : mythes et symboles

Elles sont en compétition, ou plutôt en complémentarité, à l'inverse de la pensée catholique de l'Inquisition (et de tous les intégrismes), selon laquelle la vérité est absolue, exprimée toute entière, au pied de la lettre, dans les Écritures ; point final. Toute discussion est alors hérésie : *Roma locuta, causa finita*. D'où de graves malentendus (l'histoire de Galilée en est un bel exemple) : la science ne peut qu'avoir tort, contre les Écritures prises comme référence ultime et non sous forme allégorique, comme dans le polythéisme (école de tolérance).

La mythologie gréco-romaine nous dit, elle, que l'homme est *médiateur* entre le dieu et l'animal (d'où les figures de Centaures). L'homme est présenté comme un voyageur et un passeur : cela lui confère une dimension initiatique, qui insiste sur sa liberté-responsabilité, et sa capacité de transformation (de soi et du monde). Il se construit lui-même en construisant le monde (je vous renvoie aux légendes étiologiques, et aux légendes de héros fondateurs éponymes, mettant en évidence la puissance de la nomination comme mise en ordre.

Le héros mythique a donc comme vocation (que lui vit souvent comme une malédiction) *de marcher et de lire*. Il lui faut *apprendre à lire*. On trouve là le centre du malentendu sur le sens caché, secret, ésotérique, lié à ces récits. Ces enseignements ne sont pas interdits. Ils sont voilés. Tout repose donc sur une *discipline de l'éveil*. Les signes sont là. Mais le secret fonctionne tout seul. C'est nous qui ne savons pas voir, ou lire, les signes : d'où la nécessité d'apprendre à lire, *d'une éducation de l'œil et du regard*. Peu à peu, les héros s'orientent, en vue d'une élucidation progressive de leur mission (c'est typiquement le cas d'Énée). Il y a donc un monde entre le champ et le connaisseur du champ (toujours le rôle de l'observateur...). Espaces intérieur et extérieur sont liés, interdépendants ; notre intérieur détermine la clef de notre relation au monde.

Rituels et discours mythologiques peuvent alors nous permettre de risquer une définition de la religion polythéiste comme *religio* : ce qui relie : ***une des façons (avec la science, la philosophie, et sans les exclure) de s'inscrire dans le cosmos, de prendre sens, en se construisant à la fois psychologiquement, politiquement, métaphysiquement, et dans sa vie au quotidien*** (où, à la différence de nous, tous les actes et les objets sont symboles : tissage, labourage, sont des actes reliés à une cosmogonie, une origine fondatrice efficace, dont les mythologies entretiennent le reflet, le souvenir, le rappel).

Donc, il faut toutes les polyphonies du polythéisme pour dire la complexité du monde, sinon, on n'atteint pas cette complexité. Les deux descriptions de la cosmogonie en sont un bel exemple :

1-La cosmogonie hésiodique, officielle, classique, qui fait passer le monde d'un chaos à un ordre°

2-La cosmogonie orphique, initiatique, qui fait passer le monde d'un ordre à un chaos

Et les deux sont « vraies », ou plutôt nécessaires pour exprimer la complexité d'un système du monde qu'on ne peut décrire par une explication unique : là, on arrive à restituer, avec les deux regards, l'idée d'une structure qui s'organise et se désorganise en même temps. Bien plus tard, cette théorie sera prise en compte scientifiquement, à travers les travaux de René Thom sur la morphogénèse (construction de forme) et les « catastrophes » (déconstruction).

De même, peut-on décrire Platon comme moniste ou dualiste ? (c'est toujours le problème de l'un et du Multiple) Il choisit les deux discours, sans exclure l'un des deux.

III- Mais dans cette société gréco-latine polythéiste, on repère aussi **un autre type de discours religieux**, qui a joué un grand rôle dans l'histoire de l'Occident, et qui apparaît à partir du VI^{ème} s av J-C, et vient se surajouter à la religion citoyenne : **les religions de salut personnel**, dites de Mystères. Le christianisme, historiquement parlant, en fait partie.

Leur apparition a une cause historique : au IV^{ème} s av J-C, après l'Empire d'Alexandre et la mort des démocraties grecques, on constate la faillite de l'Etat démocratique, tué par ses querelles internes (anarchie), d'où l'émergence d'un individualisme, à travers deux réponses qui modifient le polythéisme ;

- *Les philosophies de l'individu* : stoïcisme, épicurisme, scepticisme. Avec elles, apparaissent le repli sur soi, la méfiance de l'autre, la restriction des désirs (épicurisme). Elles sortent de notre propos.

- *parallèlement, les religions de Mystères*. Ce sont des cultes rendus à des dieux déjà présents dans le polythéisme de la cité (Dionysos), ou à des dieux orientaux (Attys, Adonis, Mithra, Osiris, Isis), mais en les prenant comme des maîtres protecteurs, des « patrons » exclusifs, des intercesseurs privilégiés. Cela sous-entend le choix d'un chemin personnel de salut, avec une eschatologie (récompenses, châtements, *post mortem*). Il existait déjà des cultes de ce type (le pythagorisme, l'orphisme), mais ils étaient restés confidentiels, élitistes, et là, il s'agit d'un vrai déferlement populaire. Ils ont pour *caractéristiques*

-1 *une lecture dramatisée de la légende du dieu*, qui donne un tout autre sens à la notion de *sacrifice*, dont on trouve une variation mystique : le sacrifice devient la limite extrême de la « descente » en don et en diaspora de l'Un dans le Multiple : la mort. En même temps ; le sacrifice est le lieu d'un mystère : le retournement de cette mort en une résurrection et une remontée du Multiple vers l'Un.

Le christianisme va jusqu'au bout de cette transformation, avec le dieu qui *se* sacrifie volontairement, par don de soi (et non plus dieu que l'on sacrifie : Dionysos ; ou qui sacrifie un être vivant : Mithra et le Taureau³). Mais la logique sacrificielle reste la même.

³ Cf. J. Thomas, « Mithra, dieu sauveur et culte initiatique », en ligne sur HAL.

-2 *L'idée (très peu grecque) d'un arrachage de l'âme au monde*, lieu d'exil et de perdition. Les religions de Mystères hésitent entre la tradition grecque (le monde est un lieu de transformation, et il y a une *mimesis*, une imitation, entre le monde des hommes et celui des dieux, pas de rupture, de solution de continuité) et une tradition orientale (déjà dans l'orphisme, et liée au manichéisme ; ses héritiers, entre autres, seront les Cathares). Sa limite extrême est le *gnosticisme*⁴, qui professe que ce monde est mauvais, il n'a pas été fait par le dieu créateur, mais par un démiurge, un « petit dieu » mauvais. L'âme se souvient de son origine, mais, prisonnière de ce monde, elle doit absolument le fuir (il en va de même pour la Caverne de Platon). La plupart des cultes à Mystères sont restés des chemins personnalisés dont le choix se fait par affinité avec telle ou telle divinité, prise comme protecteur, patron, et donc dans l'esprit d'ouverture et de respect des diversités caractéristique, comme on l'a vu, du polythéisme. Apulée est très clair là-dessus (*Mét.* XI). Quand on a privilégié un médiateur, pour des raisons d'affinités électives, il n'est pas exclusif des autres. À Palmyre, en Asie Mineure, P. Veyne nous rappelle qu'il y avait soixante religions qui coexistaient en bonne intelligence...Malgré le danger apparent de ces religions pour la cohérence de l'État, l'État romain a le plus souvent été très tolérant et ouvert aux implantations : rappelons sur ce plan le rôle des *decemviri*, devenus *quindecimviri*, chargés de définir quelles religions étrangères étaient assimilables. L'iconographie de la Basilique néo-pythagoricienne de la Porte Majeure est un bel exemple de ce polythéisme syncrétiste. – Mais, au Bas-Empire, toutes ces religions fusionnent dans le syncrétisme du culte de Sérapis, ...avant de disparaître peu de temps après : si toutes les religions se ressemblent, elles ne sont plus intéressantes. On arrive à un mélange qui n'est plus un dialogue, et où les entités de base ne sont plus vivantes. Il n'y a que le christianisme, ferme sur sa différence, qui s'en est sorti...

CONCLUSION

Nous retiendrons de cette expérience religieuse si riche, si variée, du monde gréco-romain polythéiste ;

- 1- Que c'est une école de tolérance et d'intelligence comparatiste, de respect des différences et de la variété.

⁴ Cf. J. Thomas, op. cit., p. 180 sq.

- 2- Que les religions polythéistes gréco-romaines nous disent que tout est dans l'individu formé par la *paideia* : il est conscient de la diversité des forces qui constituent le cosmos, et du rôle créateur de cette diversité. D'où le respect des différences, et d'un nécessaire métissage, qui passe, on l'a vu, par une dialogique (pour reprendre la terminologie d'E. Morin) – Loin d'être un fanatisme, comme certaines interprétations *woke* contemporaines voudraient nous le faire croire, le polythéisme est une intelligence adaptative, souple, non fanatique et exclusive, une *métis*. L'individu participe au groupe citoyen parce qu'en tant qu'individu, il a trouvé sa propre cohérence, son espace intérieur construit par la *paideia*, et proche de ce que Jung appelle une individuation : c'est le contraire d'une conception tribale où l'individu n'existe que par le groupe, la bande, et donc n'est rien sans elle.
- 3- Une autre très belle caractéristique de ce polythéisme : il est indissociable d'une *représentation artistique*. L'Antiquité est un monde qui privilégie les Arts, perçus comme des cristallisations/concrétisations/hypostases des énergies créatrices. L'Occident européen sera partagé dans son histoire entre cette tradition plus riante (Renaissance) et une tradition plus dramatisée, plus austère (le Moyen Age et *Le Nom de la Rose*), d'ailleurs déjà présente, on l'a vu, dans le monde gréco-romain, par exemple dans l'orphisme ou dans certaines religions de mystères.
- 4- Enfin, soulignons son extraordinaire capacité de compréhension de la *complexité du monde*, à travers la lecture polythéiste, fondée sur l'intuition (système mythologique) : elle nous montre que, comme le dit Lévi-Strauss dans son *Anthropologie structurale*, « l'homme a toujours pensé aussi bien ». Donc il y a bien, sans démagogie, une actualité de l'Antiquité, sa culture est profondément vivante dans notre imaginaire (comme culture sœur plutôt que comme culture mère ; comme rhizome, pour parler comme Deleuze et comme Glissant, et pas comme racine), elle a quelque chose à nous dire, par delà les siècles ; elle est même un passage et un apprentissage indispensable si nous voulons nous comprendre, nous construire dans un être-avec-les-autres, un être-avec-le-monde (= une écologie, de *oikos*, la maison : faire du monde sa maison, beau programme...). Donc (permettez-moi en péroraison ce petit plaidoyer *pro domo*), son enseignement a toute sa place dans nos études secondaires et universitaires, dès l'instant où ce n'est pas de la conserve, où il

nous parle de nous-mêmes et de nos problèmes : pour cela, je suis heureux et fier que notre Université de Perpignan ait été récemment baptisée *Via Domitia* (avec en plus l'idée de la *via*, de la route = circulation des idées, des gens, passage des frontières, échanges, compréhension de l'autre, diversité), et que notre Centre de Recherches, le VECT (*Voyages, Echanges, Confrontations, Transformations*), à vocation méditerranéenne, s'intitule depuis peu *Mare Nostrum*.